

Recension de l'ouvrage de J. Boutet,
Le pouvoir des mots,
Paris, La Dispute, 2010.

Dans un essai destiné à un large public, Josiane Boutet examine *le pouvoir des mots* « aussi bien dans l'économie psychique des sujets que dans les luttes sociales ». Existe-t-il une puissance propre du langage ? Le pouvoir des mots viendrait-il plutôt de la position sociale de ceux qui les énoncent et des institutions qui les autorisent à les prononcer ? A cette question, qui forme un fil conducteur de son ouvrage, la réponse de l'auteur est claire : elle se rattache à la première conception du langage, sans pour autant négliger une critique de la domination sociale s'exerçant à travers les mots. A partir d'exemples précis et rendus particulièrement vivants, elle s'attache à montrer que les mots ont une puissance propre (une force performative) dans de très nombreuses situations sociales.

Adoptant une posture « plus descriptive que théorique », elle donne à voir que le langage n'a pas seulement une portée d'information ou une fonction référentielle : les mots permettent d'exercer une pression, influencer des conduites, faire agir autrui, le convaincre, le persuader, l'enrôler, le nommer, etc. Non seulement le langage dit le monde, mais il le façonne. C'est avant tout une *praxis*. Sa puissance sociale a pour corollaire son appropriation et sa « confiscation » politiques, et ce sera une constante dans l'ouvrage d'attirer l'attention sur les enjeux symboliques que constituent les mots dans des luttes entre groupes sociaux. Le souligner est d'autant plus important que « l'expression de la conflictualité sociale tend à ne plus être dite, les protagonistes à ne plus être nommés comme tels » (p.143).

J. Boutet invite les lecteurs à réfléchir sur leur propre expérience « politique comme quotidienne » du pouvoir des mots, mettant au centre de son propos les emplois des langues en situation et non pas les formes linguistiques décontextualisées. Son projet, écrit-elle, n'est pas de proposer un *livre de linguistique*, mais un *livre politique de linguiste* (p.21).

Elle se place dès lors en faux contre toutes les réductions technocratiques et instrumentales du langage à un simple « outil » de « transmission d'informations », neutre et « indifférent aux rapports sociaux » (p.12). Des modèles simplistes de la communication prolifèrent dans les

entreprises et envahissent toutes les sphères de la société, modèles sourds aux malentendus qui constituent les échanges linguistiques et aveugles à l'obscur des engagements humains.

Comme l'avance l'écrivain Nicole Malinconi, un discours imbibé de valeurs de performance et de rapidité fait « comme si la langue ne devait plus que servir, devenait outil d'efficacité, sans plus de place pour que prenne corps l'idée de ce que l'on dit, sans plus de temps pour la laisser advenir, sans même plus d'espace entre les mots ; vide maintenant bouché qui pourtant fait la langue »¹. L'apport de J. Boutet à cet égard est salutaire et d'autant plus fructueux qu'il est écrit dans une forme limpide.

L'ouvrage est structuré en onze chapitres, chacun introduit par le récit d'un événement percutant dans lequel le pouvoir des mots est convoqué. Les chapitres portent sur des actes renvoyant à des situations institutionnelles (Ensorceler, Jurer, Ordonner, Nommer, Se nommer, etc.) analysées en détails mais sans jargon ni références spécialisées. Les appuis analytiques de l'ouvrage, issus principalement de la pragmatique linguistique anglo-saxonne et de la sociologie bourdieusienne, sont toujours introduits judicieusement à partir des exemples initiaux.

Cela en fait un outil particulièrement didactique, susceptible de sensibiliser un public non spécialisé aux « usages et mésusages des mots et des discours ». J'en fais actuellement l'expérience avec de jeunes étudiants en sciences économiques et de gestion. A une époque où les mots sont utilisés pour interposer un « écran de bruit bavard entre les êtres » (C. Roy), *prendre soin du langage* devient un impératif éthique que cet ouvrage aide à ne pas perdre de vue.

On saura gré à J. Boutet d'avoir ouvert son parcours par un premier chapitre consacré à l'inconscient, rappelant que le langage humain est fait de polysémie et d'ambiguïté, ce qui permet des jeux délibérés ou à son insu avec les signifiants. L'auteur réaffirme que nous ne maîtrisons pas tout de notre énonciation. Soumis au langage, « ça parle en nous ». Insister sur « l'autonomie relative » des signifiants est nécessaire pour résister aux approches managériales qui refusent de faire place au fuyant, à l'équivoque, au négatif, au clair-obscur.

¹ N. Malinconi, *Petit abécédaire des mots détournés*, Bruxelles, Labor, 2006.

Les chapitres suivants concernent les effets du langage dans le réel à travers ce que Levi-Strauss avait appelé son « efficacité symbolique ». Ils peuvent être appréhendés à travers la théorie des performatifs d'Austin. C'est le cas du serment, illustré par la prestation de B. Obama devant le Président de la Cour suprême, que J. Boutet aborde comme une « speech situation » constituée d'un seul acte de parole, le serment lui-même. C'est le cas du commandement par lequel on oblige autrui à agir d'une certaine façon « par des mots et non par des moyens physiques » (p.68). C'est aussi le cas des pratiques de sorcellerie dans lesquelles se vérifie le pouvoir qu'ont les mots de nouer les corps, ainsi que l'ont montré les belles études de E. Evans-Pritchard et J. Favret-Saada.

La sorcellerie permet d'aborder les paramètres décisifs de la *situation énonciative* et de son *système de places*. Elle est aussi une occasion de soulever la question de la croyance – y compris au cœur de nos sociétés « rationalisées » – dans ses liens à l'adhésion et à l'usage « politique » des mots, sans écarter le problème de la position énonciative du chercheur-intervenant lui-même. Autant de thèmes, on en conviendra, qui intéressent de près toute clinique du travail.

Deux chapitres incisifs décryptent ensuite les liens entre la violence et les mots, dans la pratique de l'injure et dans celle des joutes oratoires, violence ouverte et banalisée dans un cas, ritualisée et canalisée dans l'autre. Après avoir analysé l'injure proférée par Nicolas Sarkozy au Salon de l'agriculture, l'auteur consacre quelques développements à la performativité des injures sur les lieux de travail. Celles-ci apparaissent comme le symptôme d'une *informalisation* des relations sociales ; elles peuvent finir par devenir un « élément constitutif du métier » pour les salariés qui sont aux prises quotidiennes avec elles, « sans que cette routinisation diminue pour autant la souffrance psychique » qu'elles leur causent (p.95).

Comme le serment ou l'injure, les actes de commandement ouvrent également la question des langages d'autorité et du rapport à l'institution. J. Boutet avance à ce propos une affirmation qui concerne directement la clinique du travail : nos sociétés contemporaines évitent de plus en plus l'expression directe de l'ordre et du commandement, elles préfèrent l'indirection et les euphémisations en effaçant l'ordre, à l'instar de ces messages utilisés dans les bus – « Pour faciliter la montée, *veuillez* avancer » – pour prévenir les réactions potentielles d'hostilité. Ce qui n'empêche pas le développement de violences verbales au quotidien, indicateurs de transformations sociales importantes dans une société en proie au « délitement du lien social »

(p. 94). On aurait aimé, sur cette question cruciale, un développement concernant la manière dont ces transformations, sans doute parallèles à celles qui euphémisent les inégalités entre les salariés et les clients, modifient l'inscription subjective du rapport d'autorité, sans exclure pour autant la haine et la violence des rapports de travail.

J. Boutet consacre ensuite une large part de son ouvrage à la puissance du langage dans le « monde idéal ». Elle aborde les procédés linguistiques et les techniques de propagande développées dans le domaine des relations publiques et dans celui du marketing pour modifier des conduites, « que ce soit à des fins politiques ou commerciales », en brouillant sciemment les frontières entre stratégies argumentatives et stratégies persuasives (p.116). L'ouvrage le montre à partir de formules comme « Vive le Québec libre ! » de De Gaulle ou « Votre argent m'intéresse » dans une ancienne publicité de la BNP.

Le pouvoir des mots se manifeste aussi dans cette capacité qu'offre le langage de *nommer* ce qui est et de le faire exister par cette nomination. J. Boutet l'illustre avec le cas des « Canuts », terme controversé pour nommer les ouvriers de la soie à Lyon, au XIX^eS. Elle aborde également « l'impossible nomination » d'événements ou d'individus – comme les « jeunes Français dont les parents sont venus d'ailleurs » – qui tend à les rendre « socialement invisibles » parce qu'ils n'ont plus de « désignation collective disponible » (p.144). Elle insiste à juste titre sur les luttes symboliques concernant la catégorisation, la stigmatisation et l'auto-représentation de soi en tant que groupe social.

Cela l'amène finalement à évoquer les tentatives politiques de contrôle « total » de la langue, comme le nazisme, qui sont passées par un travail sur les mots pour maîtriser la parole publique et ses effets. L'auteur se réfère à ce propos au magnifique ouvrage que V. Klemperer avait consacré à la « langue du Troisième Reich » et au travail que B. Brecht a entrepris pour « lessiver les mots » en révélant leur contenu de classe, la résistance consistant à ne pas se laisser imposer les mots des autres. J. Boutet ne mentionne pas les ateliers de « désintoxication du langage » qui se sont constitués depuis quelque temps au sein de mouvements d'éducation populaire ; il semble qu'ils se ressaisissent de façon assez jubilatoire du même projet.

Les chapitres sont rédigés de telle sorte qu'ils puissent être lus séparément les uns des autres, autorisant des cheminements variés dans le parcours proposé par l'auteur. La cohérence du

propos et la récurrence de questions insistantes m'amènent cependant à pointer deux éléments de discussions parmi bien d'autres possibles.

Le premier concerne le rapport de l'auteur à la théorie de la domination sociale de P. Bourdieu. Même si l'intention de J. Boutet n'a pas été de produire un ouvrage de discussion théorique, il y a là un point qui mériterait éclaircissement. L'association de la pragmatique linguistique anglo-saxonne avec la sociologie de Bourdieu, qui avait pourtant vivement récusé l'idée d'une puissance propre du langage, comme le rappelle J. Boutet elle-même, ne va pas de soi. Si l'auteur y tient, c'est sans doute pour maintenir une référence solide à une théorie de la domination sociale. Mais celle-ci est discutée et contestée aussi bien par la clinique du travail que par les sociologies pragmatiques, au motif de sa posture surplombante et de son incapacité à faire pleinement droit aux capacités critiques des acteurs. Des perspectives sont ouvertes pour une reconstruction d'une théorie des dominations *dans* et *par* le travail, auxquelles la sociolinguistique est appelée sans aucun doute à contribuer.

Le deuxième élément de discussion concerne l'incidence du langage sur la constitution de soi. Dans ses ouvrages précédents, J. Boutet avait soutenu que la parole (comme le travail) est une praxis qui suppose un bricolage subjectif pour négocier un « vouloir dire expressif » dans des contraintes normatives préexistantes. *Le pouvoir des mots* s'ouvre sur un chapitre consacré à l'inconscient, ce qui décale l'auteur des positions canoniques de la pragmatique linguistique. Il serait possible d'en tirer certains enseignements sur les voies de la subjectivation du travail. L'être humain, pris dans des relations de dépendance et d'autorité, est assujéti au langage ; les incidences des transformations contemporaines de ces relations sur la constitution de soi constituent un terrain sur lequel de nouvelles rencontres entre la sociolinguistique et la clinique du travail pourraient s'avérer fructueuses.

Les lecteurs de la revue, qui connaissent bien le travail antérieur de J. Boutet (voir la recension de son ouvrage précédent, *La vie verbale au travail*, dans *Travailler*, n°29, 2009), retrouveront ici les options fondamentales d'une « sociolinguiste critique » : le souci d'articuler différentes sciences du langage et du travail, le refus de réduire le langage à une conception techniciste de la communication, son inscription dans des « rapports sociaux de domination », l'attention aux conditions matérielles et symboliques de l'énonciation. Toutes ces options sont cette fois mises en jeu dans un livre incisif et accessible, où l'auteur défend avec force l'idée que parler n'est pas neutre.